



**Amicale Des  
Anciens du  
CIRAD**

# La Lettre de l'ADAC

**N° 18 – mars 2012**

## Editorial

Si le mois de février a été climatiquement rude et éprouvant pour certains d'entre nous, il n'a pas engourdi la détermination et la volonté de l'Adac à satisfaire davantage vos attentes à l'égard de notre amicale.

Au-delà de mes vœux présentés précocement dans la lettre précédente et renouvelés aux participants à notre déjeuner de rentrée, je souhaite que cette année soit celle de l'innovation, de l'expansion de notre communauté par l'accueil de jeunes retraités et d'une plus grande mobilisation de nos adhérents en qualité de force de proposition et de participation à la vie de l'amicale.

Notre amicale doit veiller à ne pas s'enfermer dans une routine peu attractive. Notre passé commun dans une entreprise de recherche unique en France et à l'étranger, mérite d'être mieux exploité et partagé. Le moment est venu de réussir un double challenge. D'une part faire davantage vivre et préserver la mémoire de celles et ceux qui ont fait le Cirad au travers de la restitution de leur parcours professionnel avec les inévitables implications familiales et sociétales, notamment pour ceux qui ont eu la chance d'exercer pendant de nombreuses années outre-mer. L'exceptionnelle richesse de ces séjours et missions auprès des populations, des institutions, des organisations professionnelles... risque de rester dans l'oubli si nous ne prenons pas l'initiative de vous inciter à faire partager des vécus que les jeunes générations de chercheurs vivant dans un monde tellement différent ne peuvent imaginer. D'autre part faire preuve d'innovations dans nos relations de retraités avec la science (conférences, appui à la formation, analyses d'ouvrages), la culture en général et les loisirs. A ces deux challenges nous devons sans cesse ajouter la solidarité dans deux domaines : la rupture de l'isolement de quelques anciens victimes d'accidents de santé ou de la solitude ; la mobilisation pour quelques actions ciblées à caractère humanitaire en direction de populations de pays du Sud.

Afin de donner au plus grand nombre de retraités du Cirad de métropole ou des Dom-Tom l'envie de construire ces challenges et de partager notre enthousiasme, faites savoir ce que nous essayons de faire, faites connaître notre lettre et notre site internet qui sera très bientôt opérationnel.

Je vous remercie d'accompagner et d'appuyer les membres du bureau dans cette belle aventure collective soutenue par le Cirad.

Le président  
Jean-Pierre Gaillard

## Conférence *L'histoire du climat. Méthodes, avancées et exemples sud-américains*

Le 13 décembre 2011, Alain Gioda, chercheur à l'IRD, UMR Hydrosociétés, Université de Montpellier 2, est venu présenter une conférence sur l'histoire du climat dans l'amphithéâtre du centre Cirad de Montpellier. Nous vous proposons ici un résumé de l'essentiel.



L'observatoire jésuite de Quito (Équateur). L'observatoire jésuite est situé dans le parc de la Alameda et il fut, en 1873, le premier observatoire national sud-américain. Comme beaucoup de constructions de prestige des nouveaux États sud-américains nés au XIX<sup>e</sup> siècle, il est une copie d'un modèle européen, l'observatoire de Bonn en Allemagne. Chassés par les Espagnols et les Portugais d'Amérique en 1767, les jésuites y retournèrent peu à peu quelques décennies après les indépendances, une fois tarie la vague anticléricale issue de la révolution de Bolivar qui assimilait l'Église à l'Espagne. Ils se consacrèrent à la formation des nouvelles élites, notamment par un enseignement scientifique nourri par leurs recherches en astronomie, météorologie et sismologie menées dans un réseau international d'observatoires.

© Marc Figueras, Wikipédia CC

Il y a d'abord une recherche des extrêmes climatologiques, de leurs causes et conséquences. En Amérique du Sud les inondations et sécheresses sont souvent gouvernées par le phénomène El Niño, tels ceux de 1800-1805 et de 1878-79. L'explosion du volcan Huaynaputina au Pérou en 1600 perturba le climat du continent et elle affecta l'agriculture d'Arequipa pendant 150 années. Il y a en outre les témoignages écrits du « Petit âge de glace » avec son cortège d'épidémies.

**ADAC-CIRAD, avenue Agropolis, TA 213/01, 34398 Montpellier Cedex 5**

[adac0710@yahoo.fr](mailto:adac0710@yahoo.fr)

Association enregistrée sous le n° w3433005465

page n°1/6

Ensuite l'historien du climat bâtit des séries chronologiques par le dépouillement des archives religieuses, municipales et commerciales. En Amérique, la comptabilité des mines qui utilisaient l'énergie hydraulique est importante ; elle est aussi grandement dépendante du climat pour extraire et travailler les métaux et pierres précieuses.

En outre l'histoire du climat permet de remonter au-delà de la période de l'écriture, soit le XV<sup>e</sup> siècle, avec un calibrage enrichi par les informations des autres indicateurs indirects de la paléoclimatologie issus de l'étude des anneaux d'arbres poussant jusqu'à 4 500 mètres, du pollen, des lichens, des sédiments lacustres, des arthropodes, des glaciers, etc.

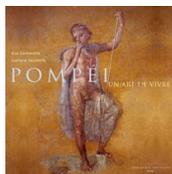
L'originalité de l'exploration américaine est due à l'importance des jésuites dans le domaine du savoir, déjà dominé par les religieux chargés de l'état civil. Les jésuites sont des missionnaires se déplaçant aux marges de la colonisation européenne. Leurs récits seront complétés par ceux des explorateurs de métier qui apparaissent au XVIII<sup>e</sup> siècle : Malespina, Haenke, etc. Par crainte de l'espionnage, l'Espagne contrôlait les rares savants étrangers, ainsi La Condamine, Humboldt et Bonpland. Cette barrière tombera avec la chute de l'Empire dans les années 1820 et la multiplication des explorateurs tels Pentland et d'Orbigny.

Outre cette activité d'exploration, les jésuites importèrent les premiers instruments météorologiques dès le XVII<sup>e</sup> siècle et bâtirent les premiers observatoires à La Paz, Quito et Bogota. Ils furent concurrencés par les médecins qui étudièrent les relations entre le climat et les maladies.

En conclusion, l'histoire économique de l'extraction et de la transformation des métaux précieux en relation avec celle du climat reste à écrire, par exemple à Potosi (la cité de l'argent) avec une série climatique pluriséculaire recueillie à plus de 4 000 mètres d'altitude. De même les apports des jésuites à la météorologie sont largement méconnus en France, où cet ordre religieux a été vaincu politiquement au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pour en savoir plus : [http://www.futura-sciences.com/fr/doc/t/climatologie/d/histoire-climat\\_1241/c3/221/p1/](http://www.futura-sciences.com/fr/doc/t/climatologie/d/histoire-climat_1241/c3/221/p1/)

## Visite de musée à Paris



A la demande de l'Adac, Claudine Fossard, retraitée de la région parisienne, a organisé une visite de l'exposition « Pompéi » au musée Maillol, le 31 janvier 2012. Les adhérents de l'Adac et d'autres contacts en région parisienne ont été conviés à cette sortie, mais seulement quatre personnes ont répondu à l'appel. Malgré tout cette visite a eu lieu. Visite très intéressante car pour cette exposition où le musée Maillol reconstitue une villa pompéienne à travers deux cents œuvres et objets.

Cette première tentative d'organisation de sortie en région parisienne a été assez décevante par son succès très limité auprès de nos adhérents. Nous espérons que la prochaine tentative réunira un plus grand nombre d'anciens dans une ambiance conviviale car le plaisir de se rencontrer est le premier objectif.

## Repas de début d'année à Montpellier

Respectant la tradition de partager des vœux dans une ambiance de convivialité, l'Adac a organisé son déjeuner de début d'année, le 26 janvier 2012, au restaurant l'Orange bleue, à Castries. Nous nous sommes retrouvés une quarantaine dans une atmosphère détendue où chacun a présenté ses vœux et fait part de ses rêves et projets, gommant ainsi les tracas et misères vécus en 2011.



Si les propos d'accueil du président de l'Adac ont rappelé à notre mémoire celles et ceux qui nous ont quitté l'année passée, ils ont aussi exprimé des sentiments de solidarité à l'égard des anciens en difficultés de tous ordres, et enfin ils ont mis l'accent sur les innovations et propositions d'actions pour 2012.

Le président-directeur général du Cirad excusé était représenté par Michel Salas qui nous a fait part du message d'amitié de Gérard Matheron et du soutien de la direction régionale du Cirad aux projets de l'Adac. Si nous étions honorés de la présence de



Michel de Nucé nous l'étions aussi par celle de nouveaux adhérents qui ont pu apprécier l'esprit et l'ambiance de cette rencontre amicale.

## Visite de la serre amazonienne du zoo de Montpellier



Une visite guidée de la serre amazonienne du zoo de Montpellier était organisée, le mardi 21 février 2012 en « nocturne », après la fermeture de la serre au public.

Pendant les deux heures de visite les vingt participants ont été guidés par un scientifique bénévole membre de l'Association des Amis d'Agropolis Museum. En outre un soigneur animalier de la serre, familier des animaux, a répondu avec une sympathique gentillesse aux multiples questions qui lui ont été posées sur l'élevage, la nutrition des animaux, leur mode de cohabitation, etc. Au cours de la visite les échanges furent riches, en particulier sur la situation et les perspectives de la forêt amazonienne.



**ADAC-CIRAD, avenue Agropolis, TA 213/01, 34398 Montpellier Cedex 5**

[adac0710@yahoo.fr](mailto:adac0710@yahoo.fr)

Association enregistrée sous le n° w3433005465

# Quoi de neuf au Cirad ?

## Idex : Montpellier est écartée



Contrairement à ce qui a été annoncé dans notre lettre précédente, Montpellier ne fait pas partie des cinq villes présélectionnées pour la deuxième vague de l'appel à projets « Initiatives d'excellence » ou Idex. En cause : la gouvernance. Mais le Cirad reste mobilisé en continuant à participer à la dynamique de structuration collective du site montpellierain.

## L'actualité de la DG en un clic



Un nouveau site d'information sur les activités de la DG vient de voir le jour sur l'intranet. Objectif : vous faire partager en direct toute l'actualité du président et de la DG. Retrouvez entretiens, rencontres institutionnelles et politiques, déplacements, principaux dossiers, etc. Le site « Les échos de la DG » est directement consultable sur la page d'accueil de l'intranet du Cirad.

## Le Cirad au Salon international de l'agriculture de Paris 2012



Cette année, le Cirad a présenté un stand consacré à l'élevage dans les pays du Sud au Sia. Animaux, exposition, projections vidéo, conférences et bien d'autres animations ont fait le bonheur des petits et des grands.

Tous les matins, dès 10h, du 27 février au 2 mars, les mini-conférences grand public avec débat organisées sur le stand du Cirad étaient visibles à partir d'internet, via le site Livestream. Les thèmes abordés allaient de l'élevage à la consommation de produits animaux, en passant par le changement climatique, les maladies émergentes, etc.

Parmi les animations sur le stand :

- Une exposition « Des élevages pour le développement » comprenant notamment la présence d'un zébu, deux aquariums, des mouches tsé tsé, des tiques et d'autres vecteurs de maladies animales.
- Des dégustations de divers produits animaux (viande de brousse séchée, tilapia fumé, lait de chamelle, fromage de bufflonne, etc.)

## HISTOIRE ET MEMOIRE DES HOMMES

### Jacques Meunier : Décrocher la palme

Nous allons suivre dans cette rubrique les aventures de Jacques à la recherche des *Elaeis guineensis* à travers le Monde. Depuis l'Afrique jusqu'à l'Amérique du Sud et aussi l'Asie il a cherché à « décrocher la palme » malgré toutes les péripéties liées au travail de terrain. Vous trouverez la suite dans les prochains numéros de la *Lettre de l'Adac*.

### Prologue

Putain, qu'est-ce que je fous ici ? Je pourrais être tranquillement assis à la terrasse d'un bistrot des Champs-Élysées en train de déguster une bière en regardant passer les filles. Et je suis là tremblant de froid et de fièvre, recroquevillé sur la banquette de ma bâchée, en attendant de trouver le sommeil ou du secours. Peu de chances ! Il ne cesse de pleuvoir depuis trois jours et je suis planté sur la piste à mi-pente d'un petit pont que le dernier « grader » (engin pour niveler et recharger les pistes) a savonnée. J'ai lutté la moitié de la nuit pour essayer de me sortir de ce bourbier. Je suis trempé et tout ce que j'ai réussi, c'est de faire glisser ma voiture vers le fossé. Il n'y a plus qu'à attendre... c'est la crise de palu qui est arrivée, je n'ai plus de quinine, je pleure de rage dans le noir. Rideau.

Cela fait presque deux ans que je parcours la Côte d'Ivoire à la recherche de palmiers. Pas n'importe quel palmier : le palmier à huile, l'*Elaeis guineensis*, celui dont l'huile est consommée ou transformée en lessives ou en savons. Mon expédition a commencé en 1967 quand la mode était aux ressources génétiques. Le grand programme d'amélioration génétique pour lequel j'avais été recruté manquait de gènes. Les pionniers de ce travail n'avaient ni les connaissances théoriques ni les moyens nécessaires pour explorer la forêt encore vierge souvent inaccessible et parfois dangereuse. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, avec quelques arbres trouvés localement. Un travail remarquable, mais presque un siècle après, il devenait évident qu'il fallait chercher du sang neuf pour progresser : c'est ce qu'on m'avait proposé.

Le projet m'enthousiasmait. Dix mois avaient été nécessaires pour organiser l'exploration. Il fallait d'abord obtenir les autorisations administratives pour circuler, avertir les sous-préfectures et les villages de mon arrivée et de ma mission, consulter les archives pour dessiner un plan de route, préparer le matériel de récolte et d'analyses, mettre au point des méthodes adaptées à la brousse. On m'avait fourni un véhicule, la fameuse 403 bâchée que j'avais aménagée pour le tout-terrain, après avoir refusé la légendaire « Land » trop inconfortable à mon goût.

Le plateau avait été équipé de bancs de bois de chaque côté et un ouvrier du garage avait peint sur la ridelle arrière « TRANSPORT DU PERSONNEL » en grosses lettres blanches. Le « R » oublié par le peintre me vaudra un sérieux palabre avec un policier zélé qui, en pleine brousse, me soutiendra que je ne suis pas en règle. J'ai beau lui expliquer que je travaille pour le ministère de l'agriculture, lui montrer toutes mes autorisations, le menacer de faire appel au préfet, rien n'y fait. A court d'arguments, je finis par lancer : d'abord, je ne transporte personne.

Ce qui est vrai à ce moment. Désarçonné, il hésite dix secondes, regarde à nouveau sous la bâche et consent à lâcher : c'est bon, circulez !

J'avais recruté et formé cinq manœuvres d'ethnies différentes pour essayer de couvrir un minimum de diversité linguistique. Mon commis, Yacinte, était Athié, et j'avais choisi le meilleur grimpeur de la station, Goneu Amara, un Yacouba. Petit et musclé comme un poids mouche, Goneu grimpeait aux palmiers aussi vite que je marchais par terre. Il utilisait une ceinture de sa fabrication faite de rachis et de fibres de raphia qu'il vérifiait et consolidait tous les soirs, à l'abri des regards pour éviter les mauvais sorts. Goneu ne redoutait que les gris-gris et les mygales. En revanche, il avait comme les gens de sa tribu, un dédain total pour les mambas, cobras et autres serpents que moi, je craignais tant. Il y en avait partout ; on m'avait même fait la réputation de les attirer. De fait, c'étaient les rongeurs friands de fruits de palme qu'ils recherchaient. Alors, arrivé au niveau de la couronne du palmier, accroché à sa ceinture, à vingt mètres de haut, on entendait Goneu annoncer : « Patron, y'a le serpent ». Il allumait tranquillement une cigarette, soufflait doucement la fumée vers le reptile qui finissait par s'éloigner sur la palme. Il prenait alors son long ciseau qui pendait à sa ceinture et tapait un coup sec sur la palme pour faire tomber l'animal. Puis il redescendait à toute vitesse pour tuer le serpent étourdi par sa chute, devant nos regards inquiets et admiratifs.

Le jour du départ approchait. Avant de nous lancer pour de bon, j'avais décidé de faire un test dans une palmeraie proche de la station à côté d'Abobo.

La veille, nous avons entassé le matériel dans la 403 : sacs de jute pour la récolte et le transport des régimes, appareils de mesure de tous genres, balances (romaine, Roberval et de précision), topofils, cordes et ficelle, sachets plastique, haches, machettes, l'étuve à gaz et ses bouteilles, étiquettes métalliques pour marquer les arbres et cartonnées pour les échantillons, clous, marteaux, jumelles, boussole, lits Picot et moustiquaires, deux roues de rechange, jerricans... Une fois ce bric-à-brac soigneusement rangé, il ne restait pas beaucoup de place pour les cinq ouvriers obligés de se contorsionner pour trouver une assise à peu près confortable.

Quatre heures et demi, et le départ dans la nuit pour arriver sur notre lieu d'essai au lever du jour. Nous déchargeons le matériel de récolte et les outils de repérage et de mesure sur place. Je m'assieds sur une douzaine de sacs de jute jetés au sol et commence à expliquer notre plan de travail. Mes compagnons écoutent en silence dans la brume froide qui commence à se lever, hochant la tête chaque fois que je leur demande s'ils ont bien compris.

Soudain, plus de réponse ; ils me regardent fixement comme si je venais de leur révéler un mystère incompréhensible. Ils demeurent figés, manifestement sourds à mon discours. Alors je comprends : de sous les sacs, sort lentement un serpent vert, qui ondule entre mes jambes et se sauve sans se presser vers les taillis. Les hommes réagissent alors, battent les fourrés sans succès et reviennent vers moi ; ils viennent de vérifier ma réputation et s'apprentent à partir au travail, partagés entre l'admiration et la crainte.

## La palmeraie des Ebriés

C'est parti. J'ai choisi comme première zone de travail une palmeraie naturelle dense, à une quarantaine de kilomètres d'Abidjan, dans les environs de Dabou où je suis assuré de trouver un soutien logistique sûr. Un endroit facile, tout à fait adapté pour roder mon équipe et ajuster les éventuels détails techniques encore déficients. En trois semaines à un mois, je dois facilement trouver la centaine d'arbres qu'il me faut pour mes analyses.

Je pars donc avec mon commis et un interprète pour rencontrer le chef du village. J'ai pris soin d'emporter, sur les conseils de mon équipe, quelques présents : des machettes, des cartouches, du sel, de la quinine, des foulards, et surtout du gin pour entamer la palabre dans les meilleures conditions. Après une petite heure de piste, nous arrivons au village d'Atingué. A la discussion qui s'engage entre mon interprète et les villageois accourus, je sens que ça ne va peut-être pas être aussi simple que je me l'imaginais.

Qu'est-ce qui se passe ?  
Patron, le chef, il a voyagé  
Ah ! Et il revient quand ?  
Tout de suite  
Bon, alors on peut l'attendre  
Oui, mais il va durer un peu  
Combien ? Une heure, deux heures ?  
Ça, on peut pas dire...

Je suis pris à contre-pied, je ne sais trop quoi faire et je décide d'attendre. Il fait très chaud et personne n'a eu la bonne idée de m'inviter à l'ombre d'une case ou d'un hapatam. Je n'ose pas déambuler de peur de commettre un impair. De fait, en l'absence du chef, je n'existe pas, en dehors des quelques gamins qui m'épient à l'abri de leurs papaux (couvertures en palmes tressées). Au bout d'une heure qui me paraît une éternité, je décide de partir. Je fais passer le message à quelques villageois de prévenir le chef que je serai de retour le lendemain vers 7 heures.

Le lendemain, nous nous présentons à l'entrée du village à l'heure dite. Une délégation nous attend, apparemment avertie par un invisible messenger. Le chef enveloppé dans un pagne marron, aux motifs bariolés, porte une coiffe du même ton ornée de chaque côté d'un petit masque en or. Droit et légèrement appuyé sur sa canne sculptée, il est entouré par cinq notables en boubou et chapeau.

- Le chef te salue et te demande la nouvelle
- Dis-lui que je le remercie, que je le salue ainsi que les notables, que je vais bien et que je lui demande la nouvelle
- Il dit qu'il va bien mais que la vie est dure, que son enfant il est malade, que la saison des pluies s'est arrêtée trop tôt et que maintenant les oiseaux ils bouffent les récoltes
- Dis-lui que ça va s'arranger et que pour son enfant, je peux l'emmener à la ville dans ma voiture pour voir un docteur...

**ADAC-CIRAD, avenue Agropolis, TA 213/01, 34398 Montpellier Cedex 5**

[adac0710@yahoo.fr](mailto:adac0710@yahoo.fr)

Association enregistrée sous le n° w3433005465

Après une série d'échanges de ce genre, desquels il ressort que le village est frappé par la malédiction, il me demande l'objet de ma visite. Je demande à Yacinthe de me sortir une bouteille de gin que je tends au chef. Son visage s'éclaire d'un sourire que j'accepte comme remerciement. Il nous invite alors à entrer dans sa concession et à nous asseoir sur des petits tabourets sculptés sous un toit de papaux. Une femme apparaît, portant des verres, et nous sert cérémonieusement. Le chef lève son verre à ma santé et me souhaite la bonne arrivée. Il est à peine neuf heures et le verre avalé cul sec me barbouille le Nescafé déjà loin. A la reprise du cérémonial, je comprends que c'est à mon tour de porter un toast à la santé du chef.

Le palabre sérieux peut commencer. Qu'est-ce que je viens faire, et pourquoi et comment, combien de temps je vais rester... J'essaie de répondre, par interprète interposé, à toutes les questions. Chacun intervient, demandant de nouvelles précisions ou reposant les mêmes questions. Vers midi, je sens à l'atmosphère détendue que mes affaires sont en bonne voie. Finalement, après un long silence, le chef me déclare que lui et ses conseillers sont heureux que j'aie choisi leur village pour travailler et qu'ils sont d'accord pour que j'étudie les palmiers. Ouf ! Je lui serre les mains avec reconnaissance. Puis avec un sourire bienveillant, il ajoute simplement qu'il va consulter l'assemblée des sénateurs, qu'il m'invite à rencontrer le lendemain, même heure.

Le lendemain, même topo avec ceux d'hier plus une dizaine d'hommes. Je commence à avoir des doutes sur ma réserve de gin, mais je dois reconnaître que la discussion s'en trouve plus animée, décontractée. Les échanges fusent et je ne reçois presque plus de questions. Je sens que j'ai réussi mon examen de passage. Ce que me confirme le chef qui m'invite alors à revenir le lendemain pour consulter le conseil des femmes.

Finalement, j'ai l'accord pour commencer à travailler. Je n'ai appris que quelques jours après que j'avais échappé au conseil des enfants. Peut-être qu'ils ont senti que j'allais changer de village. L'interprète m'a détrompé goguenard... les enfants, y s'en foutent des palmiers.

Le jour suivant, nous partons à cinq heures et demie pour arriver au soleil levant sur les lieux de notre première vraie prospection. J'ai eu le temps de visiter quelques champs et je sais où commencer. L'air est encore frais, la brousse est calme, à peine effleurée par un glissement de pique-bœuf qui se pose frigorifié pour étendre ses plumes au soleil. Une légère vapeur commence à monter du haut des arbres. Le déballage commence : la ceinture, les machettes, les carnets, les sacs de jute, les étiquettes métalliques pour marquer les arbres, le marteau, les pointes, les mètres, les sachets plastiques, la boussole, le topofil, les jumelles... Goneu part en tête. A partir de maintenant, c'est lui le guide et je le suis, les autres derrière à la queue leu leu. La brousse est propre, facile à pénétrer. Vers neuf heures, Goneu s'arrête, inspecte l'arbre et le sol. Il ramasse deux fruits qu'il me tend. Je lui fais signe que oui.

Alors peut commencer la procédure qui va se répéter deux milliers de fois dans les mois à venir. Dégagement et nettoyage du pied de l'arbre, puis Goneu retire son gilet, accroche sa machette et son ciseau à la taille et noue soigneusement sa ceinture de grimpeur qu'il teste à plusieurs reprises. Et c'est parti ! Ce premier spécimen est relativement propre, dégagé des buissons et des arbres qui l'entourent. En dix minutes, il atteint la couronne. Plus tard, dans la brousse profonde, il lui faudra souvent plus d'une heure. Mesure de la hauteur sous la couronne, coupe du régime qui chute lourdement au sol, choix et coupe d'une palme, ramassage des fruits détachés, mesure du rachis, du pétiole et des folioles, marquage de l'arbre...

L'équipe est rôdée, ils savent exactement ce qu'ils ont à faire. Après cette vérification, je les laisse pour aller visiter les environs et choisir le prochain site de prélèvement en leur donnant rendez-vous vers midi. A mon retour, je tombe sur mes hommes au milieu d'une foule vociférante. Je m'approche et les cris s'arrêtent.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Patron, le propriétaire, il dit qu'il est pas d'accord

- Attend, mais hier il nous a dit qu'il était d'accord

- Le propriétaire du terrain oui, mais pas celui de l'arbre

- ?? Parce-que ce n'est pas le même ? Il est où ?

Un homme s'approche...

- C'est toi le propriétaire de l'arbre

- Oui

- Le chef t'a pas expliqué ce que je venais faire ?

- Si, mais il m'a pas dit que tu prendrais mon arbre

- Oui évidemment... mais tu n'es pas d'accord pour que je prenne ton régime ? Je donne cent francs par régime et de toute façon, quand j'ai fini l'analyse je te rapporte les fruits demain

- Oui je veux bien, mais le régime, il est pas à moi

- ?? Qu'est-ce-que c'est cette histoire ?

On m'explique que le propriétaire de l'arbre n'est pas celui du régime. Un deuxième homme s'approche. Je renouvelle mon baratin et ce dernier finit par accepter. Je m'appête à repartir, un peu énervé par ces pertes de temps. Un seul régime récolté alors que j'avais fixé la tâche à six ! A ce moment, un groupe de cinq à six femmes m'entourent en piaillant

- Patron, les fruits détachés, ils sont aux femmes

- Bon, ça commence à bien faire. Je donne cent francs par régime et les fruits. Qu'ils se débrouillent entre eux.

Au bout d'un mois, j'avais fini et j'étais devenu très ami avec le village. Ma réserve de gin avait sérieusement baissé et j'avais compris qu'il me faudrait programmer huit jours de plus pour chaque tribu où j'irais. Mais j'avais appris beaucoup de choses. On m'avait fait participer à certaines fêtes et cérémonies et, vers les derniers jours, même le chef me consultait pour certaines questions. La veille de notre départ, je suis allé faire mes adieux au village. Le chef m'attendait avec ses administrés et m'a convié sous son hapatam (petite case rudimentaire, ouverte sur le devant, faite de bambous et de palmes et servant de lieu de réunion et de discussion).

J'ai compris à son air embarrassé que quelque chose le tracassait.

- Mon village et moi, on vous aime bien et on vous demande de pas partir,

- C'est très gentil mais, chef, vous savez que je dois continuer mon travail dans d'autres villages, mais je vous promets que je passerai vous saluer de temps en temps.

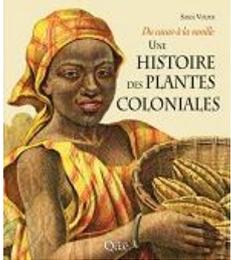
Son embarras semble augmenter

- C'est que... voilà : dans notre village y a plus de grimpeur et Goneu, il est très bon. S'il veut rester, on lui a trouvé une femme,
- Attends, d'abord Goneu il a déjà une femme et des enfants dans son village et moi, j'en ai besoin pour le travail. Tu en as parlé à Goneu ?
- Non mais si toi tu restes, il restera aussi. Et... on te trouvera une femme aussi.

J'ai offert une tournée générale de gin et nous sommes partis.

(à suivre)

## Présentation d'ouvrage par Robert Schilling



### **Une histoire des plantes coloniales - Du cacao à la vanille**

**Serge Volper**  
**Editions Quæ**  
**2011**

Parler de « plantes coloniales » et faire l'historique de la colonisation européenne en Afrique, sans céder aux interrogations partisans qui pèsent encore trop souvent sur cette époque, voilà une attitude exceptionnelle de nos jours ! L'ouvrage, sans parti-pris, scientifiquement précis mais néanmoins accessible à tout lecteur intéressé par le sujet, est agrémenté d'une iconographie de qualité qui en rend la lecture agréable. Dans une première partie, Il nous expose avec clarté et de manière synthétique les circonstances de l'expansion coloniale initiale, consécutive au verrouillage par l'Empire turc de la voie terrestre des épices, ce qui incita les puissances européennes à contourner l'Afrique pour s'ouvrir une voie océanique vers l'eldorado indien. La découverte de l'Amérique – et des « Indiens » – en fut une conséquence imprévue ! La création au XIX<sup>e</sup> siècle d'un second empire colonial français – après la perte des Indes et du Canada au XVIII<sup>e</sup> – vit la création en Afrique française de l'AOF, de l'AEF et de « Madagascar et dépendances ». C'est à cette époque que se situe l'histoire des plantes coloniales qui furent développées ou acclimatées sur le continent africain. L'auteur en a choisi huit parmi les plus représentatives de la variété des produits, de leurs origines et de leurs modes de valorisation agro-industrielle, le cas de la canne à sucre, emblématique mais fort peu africaine, étant mentionné dans la partie générale.

Nous savions déjà, et l'ouvrage le confirme, que l'œuvre coloniale française fut le résultat du travail des hommes et de leur esprit d'entreprise plus que de politiques gouvernementales coordonnées. Avant et après le traité de Berlin qui organisa le « partage » entre les puissances colonisatrices, l'occupation au nom de la France de territoires immenses fut accomplie avec de faibles moyens par des explorateurs et des militaires de rang généralement modeste. Dans le domaine de la connaissance du milieu naturel et de sa mise en valeur, les technostructures créées par le pouvoir central ont varié considérablement au fil des régimes politiques et des tutelles administratives, du second Empire à la cinquième République, du système colonial aux indépendances, depuis la création de jardins d'essais au XIX<sup>e</sup> finissant jusqu'à la création du Cirad en 1984. Le lecteur Ciradien n'en sera pas surpris : les restructurations chroniques et les querelles de tutelles ne datent pas d'hier ! La présentation des plantes est faite dans la perspective « filière » qui caractérisait l'approche des instituts précurseurs du Cirad, depuis la création – ou l'introduction – du matériel végétal jusqu'à la valorisation artisanale ou industrielle, depuis l'agriculteur-producteur africain jusqu'au consommateur du produit fini, souvent à l'autre bout du monde. Le lecteur est amené à comprendre comment des plantes d'intérêt local à l'origine, issues de la cueillette ou d'une culture traditionnelle à très faible productivité, furent développées dans le cadre d'une agriculture paysannale encadrée ou de plantations commerciales mécanisées. Il en résulta une considérable diversification des produits végétaux consommés par l'homme, prélude à une « mondialisation » des échanges et des comportements alimentaires tant au Nord qu'au Sud. Les économies de nombreux pays tropicaux demeurent tributaires de ces activités et du savoir-faire qui les fonde. L'effet d'entraînement sur les systèmes de culture traditionnels et sur la production vivrière locale est loin d'être négligeable, comme en atteste le cas du coton et de l'arachide en zones de savanes et le développement de plantations villageoises, à base de cultures pérennes, en zone forestière. Merci à Serge Volper d'avoir su réaliser, en puisant dans les immenses ressources documentaires du Cirad, une étude attrayante qui porte un regard objectif et rajeunit la réflexion sur un sujet très actuel : les plantes coloniales sont des plantes d'avenir !

## NOUS COLLEGUES ET AMI(E)S DISPARU(E)S

**Binh Truong** – 18 décembre 2011

Notre ami Binh Truong est décédé à la suite du développement fulgurant d'un cancer du cerveau, le 18 décembre 2011 à Montpellier. Notre collègue est un témoin marquant de l'aventure de la recherche agronomique pour le développement, aventure qui a commencé dans des plantations d'Indochine, puis dans les laboratoires de l'Institut de recherche agronomique tropical et des cultures vivrières (Irat) à Nogent-sur-Marne, et poursuivie sans interruption au centre Cirad de Montpellier. Avec discrétion, persévérance et enthousiasme, Binh Truong a toujours su donner sans compter de son temps pour faire avancer une agronomie tropicale engagée et utile aux hommes et aux femmes des pays partenaires du Cirad. Plusieurs générations de stagiaires ont bénéficié de la rigueur et du dévouement de Binh, ainsi que toute notre communauté scientifique à laquelle il a su apporter son grand sens de la solidarité humaine et sociale dans le cadre de ses activités syndicales. Ses qualités ont rapidement été reconnues au delà de notre institution, à la fois par le secteur industriel des fertilisants et par des organisations internationales telles que l'Imphos et l'Aiea.

**ADAC-CIRAD, avenue Agropolis, TA 213/01, 34398 Montpellier Cedex 5**

[adac0710@yahoo.fr](mailto:adac0710@yahoo.fr)

Association enregistrée sous le n° w3433005465